



"Les absents de la mémoire, figures de l'impensé" de Catherine Kolko

présenté par Danièle EPSTEIN

Il s'agit d'un petit livre de 100 pages, agréable à lire, qui n'est pas des plus pointus sur le plan théorique, mais qui, de ce fait, donne envie d'approfondir un certain nombre de concepts. Il a l'intérêt d'être toujours articulé sur la clinique, aussi bien au travers de 4 exposés cliniques Noemie, Aurore, Elise, Blanche, absentes de la mémoire, mais aussi sur la fiction: La Gradiva, Lol V Stein, un film : "La leçon de piano".

L'impensé, ce sont ces bouts de réel non symbolisés (c'est-à-dire qui échappent au refoulement, qui échappent au langage, à la représentation), l'impensé, ce sont ces émergences qui ne font pas mémoire, et qui font effraction. Comment inscrire leur trace dans le travail de la cure ?

Les absents de la mémoire renvoient plus spécifiquement à la clinique de la psychose, pourtant la question, dit Catherine Kolko en conclusion, déborde le seul registre de la psychose, elle nous concerne tous à un moment ou à un autre, et en particulier vise les processus psychosomatiques comme "engorgements de la pensée dans des enkystements sur le corps". L'idée directrice est que la construction peut suppléer à l'absence de représentation, et que la forclusion n'est pas irréversible, mais possiblement transitoire.

Le premier chapitre annonce la question: "L'impensé ou comment **construire** l'histoire?" A savoir, la question du traitement de la psychose inclut déjà en partie la réponse: construire l'histoire.

La construire comment ? Le dernier chapitre le précise: la cure, c'est **construire au présent** (dans la cure) ce qui s'inscrira par la suite comme mémoire passée.

La référence centrale est le texte "Constructions dans l'analyse" de 1937, qui est un véritable tournant dans la pensée de Freud, puisque la vérité historique fait place à la vérité (re)construite, la vérité prend statut de fiction: "*Une analyse correctement menée convainc fermement de la vérité de la construction; non seulement il n'y a pas de dommage si nous nous sommes trompés, mais la construction a le même effet que le souvenir retrouvé*". Freud, à la fin de sa vie, avance que la construction en analyse est au moins aussi importante que l'interprétation. Mais pour lui, la psychose est le point de butée de l'analyse, la technique analytique concerne essentiellement la névrose; la construction n'a d'effet que de relancer le souvenir refoulé, puisque seul le refoulement est accessible à la cure. Catherine Kolko propose d'élargir la technique de construction en analyse, du refoulement à la forclusion, ou à la déliaison. A la place du refoulement, le délire est lui-même une construction comme tentative de guérison (Schreber), il s'agirait alors de remplacer une construction par une autre qui réinscrive la scène traumatique, la scène du fantasme.

Dans "Constructions dans l'analyse", Freud abandonne donc la quête du point d'origine réel - la vérité historique - pour faire de la **fiction** le fil conducteur de sa théorie : Le point originaire est à construire, à réécrire. Tout récit est réécriture de l'histoire, aussi s'agit-il de construire un texte qui supplée au savoir mythique à jamais perdu.

Le délire, précisément, tente d'inscrire un point d'origine, quand le texte est effacé et non refoulé. L'évènement est inscrit, mais non les signifiants qui permettent sa représentation (la

forclusion concerne les signifiants qui permettent de le symboliser, et ce n'est pas nécessairement la forclusion du Nom du Père dont il s'agit). Les patients ont un souvenir anecdotique, en ce sens qu'ils disparaissent de l'évènement. Ils ne peuvent en constituer la mémoire. Les bouts de réel épars auraient pu devenir un fantasme, s'il y avait eu refoulement (c'est-à-dire si les signifiants avaient permis de le refouler). Là où la représentation manque, l'évènement réapparaît dans le délire, qui est une monstration pour figurer le sans-représentation. Les traces ne font pas histoire parce qu'elles ne sont pas connectées au réseau signifiant (dé-liaison du système signifiant).

Freud évoque un déni de la perception, ce que Catherine Kolko reprend en terme de déni de signifiante de perception: les perceptions sont désavouées, ne se soutiennent d'aucun signifiant qui fasse sens dans le discours. Le vécu est traumatique, parce qu'il n'y a pas liaison de sens. Ce qui fait trauma, ce n'est pas l'évènement, mais l'absence de parole qui l'accompagne.

Au processus d'abolition subjective, est lié l'abolition de la réalité signifiante, qui fait que le Sujet est confronté sans cesse au réel (effracté par le réel). Ce déni de la réalité est vital, constitutif pour le Sujet, qui construit une origine dans l'actualité même du délire. Aussi, un délire ça ne s'interprète pas, au regard d'évènements passés. Le sens caché ne préexiste pas, par contre il faut en repérer le noyau, le prendre à la lettre: le délire est un texte en attente d'une langue, pour être déchiffré (le déchiffrement est là bien distinct de l'interprétation, on ne peut interpréter si le support signifiant fait défaut).

On retrouve là les voies ouvertes par Freud, dès 1896, dans la lettre 52 de sa correspondance avec Fliess, qui date donc de 40 ans avant "Constructions dans l'analyse", et qui curieusement ne figure pas parmi les références de Catherine Kolko.

Une des conséquences concerne la direction de la cure. Si le névrosé veut savoir (énigme du manque dans l'autre), le psychotique est dans le

délire de savoir, son savoir est inexorable, sans faille, reçu de l'Autre sans fracture. S'il n'y a pas de manque dans l'autre, il n'y a pas d'adresse à l'autre. S'il n'y a pas de demande de savoir à l'analyste, c'est alors l'analyste qui est dans une demande de savoir. Sur quoi s'appuie alors le transfert ?

S'il n'y a pas d'adresse, il n'y a pas d'interprétation possible, pas plus que de suggestion qui viendrait renforcer l'A non barré. Là où il y avait absence de témoin pour signifier que la réalité était partageable, l'analyste est un témoin actif, qui recueille les traces mnésiques qui font la trame du délire.

De là, il s'agit pour le psychanalyste de construire la scène traumatique, de construire du fantasme, de construire du souvenir, de construire une trame sur laquelle le sujet puisse broder, une fiction dans laquelle il puisse se promener, et qui fasse souvenir; il tisse les liens avec ce qui ne s'est jamais pensé, il en construit quelque chose qui n'est pas advenu, il inscrit une histoire dans un chaos perceptif, lie le monde sensoriel avec les représentations langagières, en nommant les effets que ça aurait pu produire (*"je l'incitais à rechercher les signes qu'elle avait dû produire lors de l'évènement s'il avait eu lieu"*) : Construire, remettre en circulation la pensée figée dans la sidération; réintroduire équivoque et métaphore, fabriquer du temps qui inscrit dans un ordre, constituer des bords à un réel sans bord, mettre en place une causalité....

S'il y a construction, création dans le délire, l'écriture - et l'auteur se réfère là dans un très beau chapitre à Duras - comme la cure, permettent une création qui ne soit pas délirante. La cure est elle aussi une écriture, c'est inscrire du texte désespérément pour nommer ce qui n'a pas fait mémoire. Et elle cite Duras, dans "La vie matérielle": *"C'est dans les états d'absence que l'écrit s'engouffrait"*, pour préciser que l'écrit, c'est le *"déchiffrement de ce qui est déjà là, et qui déjà a été fait par vous dans le sommeil de votre vie, dans son ressassement organique, à votre insu"*.